L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. XXXI. PHILADELPHIE, 1 SEPTEMBRE, 1810. VOL. II.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

[Ces Américains, qui désirent savoir les sentimens des Espagnols de l'Amérique du Sud, concernant leur propre gouvernement, et leurs idées relativement à la conduite des Etats-Unis envers eux, n'ont qu'à lire avec attention le manifeste suivant de Don Antonio Gonzalez, Gouverneur et Capitaine Géneral du Royaume de Guatemala. Ils y verront le penchant que la soumission pusillanime de notre gouvernement pour la France a produit sur ce peuple; la méfiance qu'à excité dans leurs esprits nos intentions envers eux; et leur mépris de notre pouvoir, l'orsque l'intérêt et la politique auraient dû nous aviser de cultiver et de préserver une amitié qui nous aurait été de la plus grande conséquence comme nation commerciale.]

MANIFESTE

DE

Don Antonio Gonzalez,

Gouverneur et Capitaine Général du Royaume de Guatemala.

Dans la sombre perspective où se présentent à notre vue les affaires de l'Europe, après avoir cédé à l'abondance naturelle de chagrin, et renouvellé au ciel les ardentes prieres, dont nous n'avons jamais cessé d'implorer sa protection, l'esprit s'incline à la contemplation d'autres objets, qui devraient attirer l'attention universelle.

Quel sera le sort de l'Espagne? Quelle est la conduite que devrait tenir l'Amérique Espagnole? En considérant ces questions importantes, il n'y a pas un Espagnol digne de ce nom glorieux, qui n'ait pas une réplique gravée au fond de son cœur; et cette réplique dictée par une saine politique et une justice sacrée. Mais ce n'est pas suffisant, qu'elle soit imprimée ainsi dans des caracteres Indélébiles; il est aussi nécessaire de la proclamer à l'univers qui veille à présent avec des yeux mouillés de larmes nos propres paroles et nos actions.

L'Espagne vient pour la troisieme fois d'acquérir la gloire de surpasser en intrépidité ces nations qui ont été estimées les plus guerrieres. Elle l'obtint des Romains, qui donnerent des lois à tous les peuples connus alors, mais ils ne purent jamais conquérir cette noble Peninsule, qui seule leur coûta plus de sang et de carnage, que tout le reste de la Terre. Elle la gagna ensuite des Sarrasins après une guerre qui dura huit siecles, et après l'avoir disputée dans trois mille sept cent batailles. Elle l'a maintenant gagnée des Français, qui, quoique supérieurs en ruse, ne sont pas inférieurs en armes à aucun des ces tygres féroces, qui, sous le nom de conquérans, sont le fléau de la vengeance, dont la Providence Divine se sert fréquemment pour l'accomplissement de ses impénétrables desseins.

De quelle conséquence est-il que l'Espagne souffre dans ce moment

toutes les horreurs d'une guerre la plus sanguinaire ? De quelle conséquence peut-être la possession de quelques villes fortifiées, de quelques Provinces, en échange pour une haine éternelle, que l'acccumulation des injures a rendu sacrée ; cette haine pour la tyrannie, qui a produit des efforts dont on croyait la génération présente incapable ; cette haine naturelle, un élément nécessaire à chaque Espagnol, quoiqu'elle puisse paraitre pour quelques momens être subjuguée, elle augmentera chaque jour de plus en plus ; elle passera d'un cœur à l'autre, de génération en génération ; et quand l'occasion se présentera de briser les fers qui l'assujettisent, elle se proclamera dans le sang, la ruine et la désolation.

Ceci ne peut-être autrement, si nous considérons le caractere espagnol, et la splendeur et l'honneur qu'il a déployé depuis les premiers souvenirs de leur lamentables révolutions. Mais il y a une raison principale qui rendra à présent les effets de cette haine plus affreuse, plus terrible et plus destructive que dans toute autre période antérieure de sa plus grande furie.

Possédant plus de férocité et moins de politique que les Sarrasins, les Français n'ont pas seulement la rage pour les conquêtes, mais encore l'ont-ils pour la législation, qu'aucune nation ne souffrit jamais d'un usurpateur étranger. Les Maures étant satisfaits de rester en possession de notre pays et d'exiger un léger tribut, laisserent à nos ancêtres le libre exercice de leur religion, le privilége d'adhérer à leurs lois et à leurs coutumes ; et ils furent à cette tolération de la prolongation de leur domination. Le présent Tyrant raffinant sur la torture plus que tous les tyrans de l'antiquité, tenant d'une main son épée, et de l'autre ce code de fer, par lequel il prétend rendre tous ses crimes légitimes, à peine a-t-il pris possession d'un pays, qu'il l'assujettit à ses lois plus cruelles que celles de Dracon ; plus ridicules que celles des infatués Empereurs de la corruption Romaine ; des lois, qui, contiendraient-elles la sagesse de l'univers, seraient détestables par le seul nom qu'il leur a donné ; de l'affreuse chaîne de crimes qu'à produit en France leur promulgation ; des séries d'iniquités qui ont accompagné leur extension parmi d'autres nations qui n'avaient pas besoin ni d'instructions, ni de lois, ni de législateurs ; mais détestable pardessus tout par la conviction interne et l'expérience lugubre que les codes des tyrans sont toujours nuls et illusoires, puisque le caprice est leur loi ; l'intérêt et la passion leur politique, comme Bonaparte lui-même l'a déclaré.

Cet Ombre de Roi prétend qu'il introduit des réformes, qu'il confere des bénéfices, et que son gouvernement infâme assurera le bonheur public. Ce sont des prétextes spécieux pour cajoler et séduire, mais qui, etant fréquemment mis en pratique et fort bien connus, n'en imposeront jamais aux véritables Espagnols. La contradiction paraîtrait bien vîte dans leurs actions ; dans la furie et l'insupportable despotisme des petits tyrans, les imitateurs zélés de leurs maîtres ; dans leur rapine insatiable ; dans les vices de leur basse condition, et d'une vie adonnée à la débauche et à l'impiété ; elle se manifesterait promptement en toutes choses, qui naturellement suivent la phrénésie de la passion, et du désordre érigé sur la corruption de la morale publique ; en toute chose, qui, plus que l'esclavage même est en horreur à la disposition religieuse et réservée d'une nation renommée pour sa piété et

ses sentimens délicats sur le point d'honneur.

Loin, loin de nous donc ce tableau odieux de l'Espagne se soumettant volontairement au joug le plus détestable et odieux qui fut jamais entrepris d'imposer sur son cou altier. Des esclaves, et ceux qui en ont les sentimens peuvent se figurer cette sujétion, mais nous ne le croirons jamais jusqu'à ce que nous entendions la volonté de la Nation librement exprimée dans toutes les parties de la Peninsule, non limitée par l'influence française, et spontanément confirmée en plein conseil par l'Assemblée des Cortes.

Il y a à présent des Espagnols dégénérés, comme il en a existé, et il en existera toujours. C'est à eux que les anciens conquérans durent les plus considérables, ou du moins la plus grande partie de leurs succès. C'est à eux aussi que les modernes Vandales doivent ces possessions transitoires, qui les feraient rougir s'ils n'étaient pas entierement insensibles à la honte. Il en est des Nations comme du Soleil qui a des taches sur sa forme brillante, mais la grande masse est pure et vivifiante ; répandue sur les deux Mondes son caractere sera toujours le même ; ses actions les mêmes, et ses productions uniformes, partout où elle est libre de l'oppression et d'un pouvoir irrésistible.

S'ils se soumettaient accidentellement à ce pouvoir irrésistible, les provinces souffrantes supprimeront leurs clameurs. Celles qui sont libres voleront à leur assistance avec un chagrin sympatique et le conflit sera éternel. L'étendart du patriotisme sera levé, non pas dans un, mais dans plusieurs endroits à la fois : réduisant ainsi ces cohortes mercenaires et faisant revivre la gloire de ce peuple qui fut toujours enclin à la chérir ; qui, autrefois donna la loi à l'Europe, et qui, dans la rotation des événemens politiques la donnera de nouveau.

Mais sur quels moyens peut compter l'Espagne pour soutenir un conflit aussi inégal, lorsque la fortune même parait lui être contraire et qu'elle étend ses regards sur toutes les nations de l'Europe continentale, elle se voit seule à lutter contre la masse la plus énorme de pouvoir militaire que les siecle passés aient jamais produits ? Elle se confiera dans la justice de sa cause, connue de tout le monde, et sans paralelle elle méritera la protection céleste. Elle dépendra sur ses propres efforts, ses faits d'héroïsme, et ces terribles momens de dévouement dont elle a donné l'exemple, et que la postérité aura peine à croire. Elle dépendra sur un allié illustre uni à elle par des liens indissolubles, et dont le pouvoir et l'habileté place dans ses mains, peut-être, la plus grande balance de la splendeur solide des Empires. Elle dépendra successivement sur de nouveaux alliés, toutes les fois que quelque nation trouvera une occasion de briser ses chaines barbares. Elle dépendra des secours continuels de la part de ses freres fidelles et opulens, les possesseurs de la plus précieuse moitié du monde. Et finalement, elle dépendra sur l'existence momentanée de cette vile famille, dont tous les trônes du monde n'assouviraient pas son ambition, et dont la bassesse et la perfidie, le langage manque de termes pour les exprimer.

Notre religion nous enseigne que la prospérité de l'impie n'est qu'apparente ; que l'empire qui est fondé sur l'injustice ne peut pas subsister. Peut-il y avoir quelque chose de plus inique que l'usurpation de la couronne d'Espagne, par un homme tout à la fois de néant et mépri-

sable, l'agent du moderne Tamerlan, et l'accomplice de tous ses crimes?

Outre la vérité révélée, l'expérience et la raison naturelle nous avertit d'avance, que cet immense colosse n'est pas fermement établi. Ne fesons point attention aux périls continuels qui l'environnent; la multitude d'ennemis que ses crimes ont formé contre lui; et sa condition malheureuse d'être éternellement engagé dans une guerre de pillage; vû qu'un moment de paix qui priverait ses créatures de l'espoir de nouveau butin serait le plus dangereux de sa vie. Donnons un terme naturel à son existence que beaucoup de causes peuvent raccourcir, et qui, pour beaucoup de raisons devrait être limitée. Quel spectacle exhibera alors le monde étonné! Quelles scenes nouvelles pour toutes les nations du globe! Cette immense machine élevée avec tant de sang tombera de son propre poids; car il est physiquement impossible, qu'aucun autre artiste puisse la diriger, et encore moins la soutenir. Alors des guerres d'ambition et de pillages, des divisions du butin, des passions efféminées, toute chose influera, tout sera mis en mouvement. Les nations opprimées prendront alors avantage des tems et se payeront avec usure pour les souffrances qui ont été infligées sur elles.

Ceci sera le moment pour la gloire de l'Espagne. Aucune nation n'a plus de motifs d'une noble indignation contre ces hordes de pillards, qui se disperseront quand ils perdront leur capitaine. Aucune n'aura une meilleure occasion de les attaquer; aucune n'aura de meilleures ressources.

Jusqu'à ce que ce tems heureux arrive, que le monde entier désire ardemment, quelle sera la conduite de l'Amérique Espagnole?

Les provinces de l'Amérique, unies dans les fermes liens de la fraternité, ont payé à la Mere-Patrie, dans cette occasion, la dette qu'elles lui devaient: et continueront sans cesse de la lui payer. Par ces moyens elles ont mérité ses louanges et celles du monde entier, qui ne pouvaient se former aucune idée d'une union si intime, vû qu'il n'avait jamais existé aucune part cette fermeté de caractere, cette bonté de disposition et de réunion de causes morales et politiques, qui établirent l'Empire Espagnol partout l'univers sur des bases fermes et indissolubles.

Qu'est-ce qu'a à craindre l'Amérique du Tyran? Pourquoi ne défiera-t-elle pas sa puissance, qui ne saura jamais s'étendre jusqu'à ces contrées fortunées? Craindrons-nous ses détestables émissaires, soit qu'ils soyent au nombre de cinq cens, d'un mille ou plus; qui sans armes, mais par de plausibles prétextes, cherchent à nous enchaîner à son joug amer? Craindrons-nous les proclamations insolentes et basses de ce soi-disant Roi, dont le style seul, par un échantillon que nous avons reçu du Mexique les rendent ridicules aux yeux de chaque Espagnol?

Les moyens trivials qu'il employe, sont une preuves convaincante qu'il est destitué d'autres ressources plus efficaces; et qu'il en est dénué d'autres, on ne saurait en douter. Car, eut-il toutes les forces militaires et navales qui sont à sa disposition unies en un corps, et transportées sur cet Hémisphere, ils ne pourraient jamais lui assurer, pas même la possession précaire de la plus petite partie de ces heureuses possessions. Mais il est à supposer qu'il les employerait de préférence pour reprendre ces îles importantes qu'il a perdu, puisqu'elles étaient autrefois des sources d'immenses ri-

chesses à la France, quoiqu'elles donnent cause aujourd'hui au mécontentement et à l'insurrection.

St. Domingue est un exemple suffisant qui montre que toute attente contre l'Amérique échouera. La courte paix d'Amiens donna l'occasion à Bonaparte d'envoyer une escadre et une armée de vétérans, capables, comme l'expérience l'a démontrée de conquérir tout royaume d'Europe, à l'exception de l'Espagne. Par une condition de la même paix, et pour son propre avantage dans la réduction des Noirs, l'Angleterre facilita le passage de ces troupes. Toutes furent détruites : pas tant par la furie des Noirs, quoiqu'extrême et terrible, que par le torrent des désordres et privations que les troupes européennes éprouveront sans cesse quand on les destinera contre quelque parties de l'Amérique, à moins qu'elles rencontrent une assistance prompte et proportionnée des habitans mêmes. Mais quelle assistance le pavillon Français peut-il trouver dans ces mers, où il est chassé et poursuivi avec dédain par nos alliés qui gouvernent le trident.

Les Etats Unis maintenant en différend avec la Grande Bretagne, portant à un excès repréhensible leurs lois de neutralité, admettent des bâtimens français dans leurs ports. Là ils débarquent, et de là sont envoyés ces émissaires qui sont destinés à poignarder le cœur de tout loyal Espagnol. Ceux-ci sont des justes motifs de plaintes, de justes raisons de se méfier de ce gouvernement, impotant dans toutes ses relations politiques, tant intérieures qu'extérieures. Ceci cependant ne devrait pas exciter en nous la moindre appréhension. Ces Etats qui se disent Unis, ne le sont qu'en nom et non dans leurs effets. Des partis agitent violemment ce beau pays. Si leur gouvernement avait la rage de commencer des hostilités avec l'Angleterre, le signal d'une guerre civile la plus sanguinaire est déjà donné dans leurs papiers publics et dans leurs discours au Congrès. Mais en admettant même qu'ils jetteraient une tache indélébile sur leur gloire et ruineraient leur renommée pour toujours; que commettant une trahison la plus horrible à leurs principes de liberté ils s'uniraient avec nos exécrables ennemis dans le vil dessein de nous enchaîner, même alors leur assistance serait inutile, et nous défierions les efforts d'une coalition si inique.

De ceci le Tyran en est si bien convaincu qu'il a conséquemment publié dans son papier officiel, qu'il n'a pas dessein de gouverner nos provinces Américaines. Avec une vaine parure de générosité, donnant ce qu'il ne possede ni n'a d'espoir d'obtenir, il dit qu'il nous accordera notre liberté, si nous la désirons, mais à condition que nous ne ferons pas de traités avec l'Angleterre. Est-ce que la logique des Tyrans peut faire accoupler la liberté et la sujétion ? Est-ce qu'on peut considérer un individu ou une nation libre, qui ne peut pas communiquer avec qui bon lui semble ?

Mais nous voulons être libres, insolent Monstre. Libre de ta puissance inique ; libre de tes bas artifices. Nous voulons suivre le sentier, que notre raison, dépouillée des sophismes, nous dictera, et agir comme des Espagnols doivent, dans la situation cruelle à laquelle ton infamie nous a réduit.

De quel bonheur ne jouissent pas nos Provinces Américaines au milieu des convulsions et des révolutions du reste du monde *civilisé !* Combien plus heureux ne sommes-nous pas, et en particulier le Royaume de Guatemala ! La nature dé-

fend ses côtes au nord et au sud ; les premieres par les horreurs des maladies et la proximité de deux établissemens Britaniques ; les dernieres par un immense océan. Les montagnes de l'intérieur abondent en précipices, en défilés et en postes militaires, où un seul canon arrêterait une grande armée, si la faim et la maladie ne l'avait pas réduite auparavant ; le peu de connaissance que le monde a de nos ports, dans lesquels on n'a pas permis aux étrangers d'entrer ; de plus, leur ignorance totale de nos chemins, qui sont à peine passables ; toutes ces circonstances qui étaient de justes motifs de regret en d'autres occasions, sont à présent des moyens de sécurité ; un tel assemblage desquels aucun autre pays ne fournit.

Mais nous ne nous reposons pas entierement sur ces ressources naturelles. Contre la chance très lointaine d'une invasion, qui, si on la tentait sur ce royaume, attirerait bientôt l'assistance de tous les voisins. Toute mesure tendante à la vigilance et à la précaution a été prise ; on en prend d'autres à présent, et tout ce qui pourra être nécessaire et que les circonstances requéreront sera strictement exécuté. Les garnisons des ports du nord sont bien pourvues de bonne artillerie. Les corps de milices le long de la même côte qui y sont continuellement envoyés par détachemens, sont autant de vétérans Les troupes réglées et autant qu'on en pourra lever, seront exercés sous mes propres yeux ou sous ma direction L'ennemi viendrait-il à passer à l'intérieur, en ce cas, chaque personne en état de porter les armes serait tenue de les porter, et nous nous unirions tous pour la défense de nos autels, de nos sermens, et de toute chose qui constitue notre existence avec une ferme résolution, des armes infaillibles, et la persévérance des Espagnols.

Sans négliger les préparatifs militaires, tournons nos vues sur des objets qui sont plus agréables et également légitimes. Nous pouvons et nous devons continuer notre assistance à cette partie de la Peninsule qui n'est pas subjuguée, dans ces places où l'étendart de Ferdinand flotte encore. Qui a-t-il de plus attrayant pour des fils affectionnés que de voler au secours de leur mere, et la délivrer d'une captivité malheureuse ! Nous préparerons la réception la plus fraternelle à ces freres glorieux, qui s'échappant des persécutions d'un esclavage ignominieux, choisiront cet heureux pays pour un asyle. Que peut-il y avoir de plus juste, quoi de plus plaisant, de plus satisfaisant et de plus agréable à nos sentimens d'hospitalité religieuse, ou de plus profitable à nos avantages politiques !

Nous avons des ressources en abondance, pour donner une opération à ces deux choses égale à leur importance ; nous ne sommes pas défectueux dans le désir et la bonne volonté ; tandis que la connaissance et l'information de plusieurs siecles sont à notre disposition pour les effectuer. L'énumération des grandes richesses naturelles, que ce royaume contient, ne servit autrefois qu'à gratifier une oisive curiosité. Chaque plan de réforme, tant bien redigé qu'il fut rencontra des obstacles invincibles. Les mains du gouvernement furent liées ; elle désirait promouvoir le bonheur public ; et on pourrait donner plusieurs preuves de leurs efforts impuissans ; quelques-uns desquels sont notoires, et tous contenus sur des documens qui furent destinés soit à la merci des vers, ou réservé pour une meilleure occasion Elle vit les maux publics, et désirait ardemment d'y

rémédier, mais ne put jamais l'effectuer.

Voici le tems où l'on peut entreprendre des plans avec succès, qui assureront immédiatement le bonheur de la génération présente, et poseront les fondations de celles qui lui succéderont. Sans abandonner la ligne stricte du devoir qui nous lie tous, sans errer de l'étroit sentier de la justice, mais plutôt y adhérant rigidement et suivant ses préceptes, nous pouvons rendre cette terre délicieuse le pays du bonheur, et notre devoir nous ordonne de le mettre en exécution.

Je le repéte, les yeux de l'univers sont fixés sur nos possessions enviables et enviées de l'Amérique. Nous leur fournirons occasion de nous admirer et de nous louer, par notre persévérance dans nos résolutions fixes, par notre loyauté pour notre Famille Royale, en soutenant la cause sacrée de notre pays, et par notre unanimité en repoussant avec indignation toute fourberie étrangere, et en maintenant comme nous avons fait jusqu'à présent cette heureuse tranquillité, cette disposition amicale et pacifique, qui sacrifie les sentimens individuels, les avantages et les intérêts au bien public.

Voici les Piliers, que supporteront la fabrique glorieuse de notre prosperité. Haine pour la tyrannie est le fondement sur lequel ils sont posés. N'y aurait-il pas quelque émissaire, ou autre esprit malin qui oserait marcher sur cette terre heureuse de loyauté, y semer la semence de la discorde ou de la ciguë ou exercer ses méchans artifices sous quelque prétexte que ce soit, il souffrira bientôt le plus sévere châtiment que puisse infliger un pays offensé, chargé des éxecrations les plus ameres de tous ses fidelles enfans.

Le devoir et l'inclination m'inspireront toujours à être le premier à maintenir ces sentimens purs; le premier en sacrifiant s'il serait nécessaire, ma vie, mes proprietés, toute chose sur l'autel sacré de la Religion et de mon pays, pour un bien-aimé et légitimé souverain et pour ce Royaume en particulier commise à ma vigilance et à mon amour pour notre souverain seigneur FERDINAND VII, et en son nom par la Junte Supréme.

La poste si désirée vient d'arriver de Vera-Cruz. Le nuage épais qui l'obscurcissait est dispercé, qui cachait de notre vue la situation d'Espagne. La nouvelle de Malaga, qui nous a donné toute une semaine d'inquiétude, devient matériellement fausse. Il est vrai que l'ennemi était en possession d'une partie considérable de l'Andalousie en Février. Un malheur individuel à ces villes souffrantes, qui ont des prétensions à notre assistance, quand il y aura une occasion qui s'offre. Mais comment cela avancera t-il son principal dessein. Les Mores furent divisés et nous les avons vaincu. De la même maniere nous vaîncrons ces hordes fraiches, qui n'ont pas l'ardeur persévérente et enthousiaste des Mahométans, ni l'impulsion inspirante de leur Califes. De quelle conséquence est ce pour eux, qu'ils seraient arrivés à la vue des piliers d'Hercule? Cela a été par une incursion, semblable à celles des Arabes errans; non pas par une conquête militaire, qui peut leur assurer la possession du pays, ou leur donner la moindre domination sur les cœurs des habitans; les esprits des quels, sont plus enflamés par cette même raison, et plus impatiens pour la vengeance. La protection du ciel pour une simple heure, action semblable à celle de Baylen, une seule attaque énergique sur

un de leur nombreux flancs, le plus petit malheur produit par la plus inattendue et la plus petite des causes est suffisant pour les chasser des côtes du Sud aux Pirénées, les poursuivre jusques-là, les couper en pieces, les priver de leur butins et purger la terre d'Espagne de leur souillante présence.

De l'autre part, combien le luminaire est clair qui se présente à notre vue! L'Espagne est toujours à nous; nous avons encore et nous aurons toujours un pays! Nous avons une tête Suprême très vigoureuse et active, qui a commencé sa carriére pénible, au milieu des horreurs d'un siége, environné par ces horreurs déploye cette héroique fortitude et serénité qui sont caractéristique des Espagnols. *Notre Souverain Conseil de Régence*, quoiqu'assiégé dans l'ile de Léon, prenait les mesures les plus effectives pour la préservation de l'Espagne, et veillant sur le salut et le bonheur de l'Amérique du Sud, comme si cela était le seul objet où leur attention était engagée. Il veillait particuliérement sur le Royaume de Guatemela, dépêchant ses affaires, écoutant les besoins privés et exprimant pour nous sa gratitude paternelle, seulement parce que nous avons accompli nos devoirs filials. Je vous montrerai bientôt des preuves de sa sagesse et de sa bénéficence par plusieurs ordres Royaux, que je viens de recevoir et que je communiquerai ou publierai selon que leur nature peut le requérir. J'ai moi même la satisfaction de recevoir l'approbation la plus honnorable et flatteuse de la rectitude de mes actions et de mes désirs,

Je ferai mes efforts pour la meriter jusqu'au dernier moment de ma vie, ce sera le dessein ferme de mon cœur de promouvoir le salut des fidelles habitans de cette Province, autant que mes talens s'étendront; de préserver cette paix interne, qu'ils jouissent heureusement à présent; de les défendre, de rencontrer les dangers, qui peut les menacer; et de perir mille fois, plutôt que de violer le serment sacré, sur lequel dépend la préservation de notre existence politique et notre sureté éternelle.

ANTONIO GONZALEZ.

GUATEMALA le 22, Mai 1810.

VARIÉTÉS.

ANECDOTE

Sur la Tournée actuelle de BONAPARTE, *en Flandre, en Brabant, et en Zélande.*

BONAPARTE est en course depuis six semaines. Son premier soin a été de faire voir à sa femme les anciens sujets de son pere. Il n'est pas étonnant que la petite fille de Marie-Thérese ait été reçue avec enthousiasme et vue avec attendrissement par les habitans d'un pays qui se rappellent encore de quel bonheur ils jouissaient sous les Princes de la maison d'Autriche, et qui ne manquent pas de le comparer chaque jour avec la détresse et les vexations de tout genre que leur fait éprouver le gouvernement maudit qui les a remplacé.

Dans la tournée que la bande a faite dans l'ile de Walcheren, et sur le dernier théâtre de la guerre, elle n'a pas manqué d'aller visiter l'ile de Schouwen et le fort de Bahtz qui se rendit aux anglais, sans tirer un seul coup de canon. Les papiers français nous disent que la traversée d'Anvers à Bahtz fut longue et périlleuse, et que plusieurs coups de vent très-violens assaillirent et mirent en danger la fréle embarquation qui était chargée de *ce grand far-*

deau. Mais comme elle portait César et sa bonne fortune, le vent respecta l'auguste qui allait, par la conscription et des octrois municipaux, répandre ses bienfaits accoutumés sur ses nouveaux sujets.

A peine arrivé à Bahtz, BONAPARTE voulut en visiter les fortifications sur le bord d'un fossé assez profond. Il le franchit à cheval, dit la *Gazette de France* du 18 Mai—. M. le Général Bertrand, aide-de-camp, ayant aussi voulu le sauter, son cheval s'abattit, tomba dans le fossé, et le renversa sous lui. M. le Général Nansouty, premier écuyer, qui suivait immédiatement, n'ayant pas pu retenir l'élan du sien roula avec lui sur M. le Général Bertrand, dans le fossé qui fut *comblé* de tant d'honneur. Messieurs les Généraux et Messieurs leurs Chevaux ont tous quatre été grièvement blessés; ce qui a beaucoup fait rire leur auguste maître.— Il a obsevé à M. Bertrand, pour le consoler, qu'il lui était plus aisé de faire franchir à 200 mille hommes un fossé d'un mille de largeur, que d'en sauter lui-même un de dix pieds; ce qui est très-spirituel.

BONAPARTE a la prétention d'être le plus hardi cavalier et le meilleur homme de cheval du monde.— Nous sommes fort aises de lui connaître cette manie: c'est une chance de plus que nous avons de le voir un jour se casser le col; nous avouons pourtant que nous aimerions mieux lui voir faire le saut périlleux d'une autre maniere.

—

M. Jean-Claude-Marie de Laqueuille, né au château de Saint-Fal en Limousin, ancien Maréchal des camps et armées du Roi de France, est mort à Paris, à l'âge de 68 ans. M. de Laqueuille était d'une ancienne maison de province, et il entra de bonne heure au service. Sa bravoure et sa loyauté le distinguerent toujours, et il porta à la cour un esprit de vérité et de franchise qui le fit estimer de son souverain. Député aux Etats-Généraux par la noblesse de sa province, il y fit plus d'une fois preuve d'éloquence et de courage. Après avoir passé quelques années en pays étranger, il rentra en France où il vécut en philosophe chrétien ; bon époux, tendre pere, excellent ami, il a emporté les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

—

L'Autriche vient de faire une grande perte dans la personne du Comte O'Donnell, Ministre des Finances. Ce ministre était allé se promener le 2 Mai, au Prater: il était gai et se portait très bien ; le soir il alla en société. Il rentra chez lui, se coucha, et à peine fut-il dans son lit qu'il fut frappé d'apoplexie et mourut sur-le-champ. Ce ministre a été fort regretté. On a expédié aussitôt un courier à l'Empereur pour lui porter cette nouvelle.

—

L'Empereur d'Autriche vient, à la demande de Bonaparte, de déclarer la guerre à une puissance qui ne s'accordera jamais avec le systême continental de l'Europe ; avec une puissance indissolublement attachée aux intérêts de l'Angleterre, du Brésil, de l'Espagne, d'Hayti et surtout de l'Arabie ; à une puissance qui possede à elle seule plus de *spirit* que tous les cabinets du continent réunis—au café enfin puisqu'il faut le dire. Voici la loi qui a été rendue au commencement de Mai à cet égard.

"Le café est prohibé. Cette marchandise sera désormais regardée comme etant hors de commerce, et ne pourra entrer en Autriche qu'avec licence et pour usage particulier. Elle payera à la douane 60

florins en espece le quintal ; si l'on acquitte les droits en papiers, la réduction en sera faite au cours de la place. L'importation du café reste encore permise jusqu'au 6 Juin, mais à condition qu'il sera déposé sur-le-champ dans un magasin de la douane et payera les nouveaux drois. Passé le délai sus-dit, ceux qui désireront faire venir du café en demanderont la permission, qui sera toujours bornée à l'usage domestique, et accordée d'après les facultés. Dix jours après la publication de la loi, tous négocians, marchands ou débitans de café, sont obligés de faire près l'administration de la douane une déclaration exacte de la quantité qu'ils en possedent. Cette déclaration sera signée, et les administrateurs pourront en aller constater la vérité. Toutes les autorités civiles et militaires ont ordre de leur prêter aide et secours, s'il en est besoin.

" La déclaration doit contenir la quantité qui est en boutique, celle qui est dans les magasins de la douane et même celle qui est en route. Le marchand doit encore avoir une permission particuliere pour le café qu'il destine à son usage. Tout café qui ne sera pas imposé au 6 Juin, n'entrera plus et toute demande sera rejetée. On donne trois mois à dater du 2 Mai jusqu'au 2 Août, aux marchands pour se défaire du café qu'ils ont. On ne pourra transporter du café d'un lieu dans un autre qu'avec une autorisation et des formalités difficiles à remplir. Lorsque les trois mois seront écoulés, le café qui restera dans les boutiques et autres dépots sera transporté dans les magasins de la douane, et il sera accordé aux propriétaires un nouveau délai de trois mois pour s'en défaire, &c. Un particulier ne pourra avoir chez lui plus de dix livres de café qui viendrait de l'étranger, on entend aussi celui qui viendrait de la Hongrie. Celui qui contreviendra à la loi, sera puni séverement d'après le code des douanes, &c.

—

Bonaparte, pendant son dernier voyage, ne laissait pas à sa nouvelle épouse plus de repos qu'il n'en prenait lui-même ; à peine était-il arrivé dans une ville que sur-le-champ il la faisait monter en caléche, quelle que fût sa lassitude, et l'obligeait à visiter avec lui les fortifications, les chantiers, les bassins, les canaux. Il n'est pas douteux que, dans quelque tems il ne l'oblige à sauter après lui les fossés, dût-elle se casser le cou, comme le Général Bertrand. C'est ainsi que cet homme sait aimer. A Dunkerque, entr'autres, où il arriva à une heure après-midi, il se hata de monter en caléche avec elle, et visita avec elle jusqu'à six heures et demie du soir les divers travaux du port et des fortifications. Il l'obligea en partie d'écouter les discours des autorités constituées, et à neuf heures du soir, après lui avoir accordé une heure pour son dîner et sa toilette, il l'envoya recevoir les fatigans honneurs d'une fête préparée par la ville. Telle est à-peu-près la vie de tous les jours de cette jeune princesse, qui doit être harassée de se trouver dans le tourbillon d'activité de cet homme pour qui le repos serait la mort.

—

M. le Baron de Desgenettes, médecin de Bonaparte a eu ordre de se rendre à Mont-Brisson, pour visiter des prisonniers espagnols dans cette ville, attaqués d'une maladie contagieuse. (M. Desgenettes les guérira avec l'herbe de Jaffa.)

—

D'après *l'Almanach impérial de l'Université*, pour 1810, on compte en France 47 *Séminaires*—33 *Académies*—49 *Lycées* et 453 *Colléges*.

(COMMUNICATION.)

MONSIEUR NEGRIN,

Je prends la liberté de vous adresser une piece de vers que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre Journal, vous y trouverez l'expression des sentimens d'un vrai français qui n'a cessé de faire des vœux pour la chûte de l'anarchie et qui aime à se bercer de l'idée consolante que ce tems n'est pas éloigné.

Baisez, baisez la main du tyran des Français;
Encensez à genoux le bras qui vous opprime;
Humbles approbateurs des plus lâches excès,
Osez vous avouer les partisans du crime.
L'astre de la justice éclaire l'horison:
Du milieu des tombeaux je vois naître la rose:
Nos vœux ont redonné la vie à la raison
Et le ciel s'interesse à servir notre cause.
Grondez, épuisez vous en efforts, en clameurs:
Rien ne saurait parer le coup qui vous menace.
Infâmes assassins que prétend votre audace?
Ne vous lassez-vous point de tant et tant d'horreurs!
Infidelles aux Rois que le corse remplace,
Sachez qu'à l'innocence il reste des vengeurs.
Misérables suppôts d'un monstre sanguinaire,
Arrêtez: l'éternel va punir vos forfaits:
Déjà, pour vous frapper, il saisit son tonnerre
Et vous ne pouvez plus échapper à ses traits.
Avant peu nous verrons votre vaine espérance
Fuir devant le soleil de la saine équité.
Oui déjà j'entrevois le jour de la vengeance
Où, brillant de fraicheur, de force et de beauté,
Le lys victorieux regnera sur la France.
O moment fortuné viens sourire à mon cœur!
Fais triompher le juste et pâlir l'imposteur?

UN DE VOS ABONNÉS.

Phila. le 24 Août 1810.

ENIGME.

Du simple villageois j'habite la chaumiere,
Et je *brille* toujours dans les riches palais.
Des plus grands conquérans la débile paupiere,
De mes sombres réduits cherchent l'heureuse paix.
Des secrets de l'amour je suis dépositaire.
Des malheureux mortels je vois finir le sort,
Et l'orgueil dans mon sein insultant à la mort,
Fait d'une pompe vaine éclater la chimere.

*Le Chevalier, La Chevaliere, et définitivement le Chevalier d'*Eon.

Les doutes qui avaient existé pendant si longtems sur le véritable sexe de ce personnage extraordinaire, viennent enfin d'être dissipés. M. le chevalier mourut le Mardi 22 Mai, à l'âge de 82 ans, dans un modeste logement qu'il occupait dans Mill-Man Street, près l'Hôpital des Enfans Trouvés. Aussitôt après son décès, son corps fut examiné par M. Copeland, chirurgien de Golden Square, en présence de trois autres habiles chirurgiens anatomistes, M. Rind, M. Burton, et le Pere Elizée qui le soignait depuis deux mois. Tous déclarerent que le décédé était un homme, *dans toute l'étendue du mot*. A cette visite furent présens Lord Yarmouth,, Sir Sidney Smith, l'hon. M. Littleton, l'hon. Douglas, le libraire Richardson, M. Plummer négociant, et quelques autres personnes qui ont signé le procès-verbal de la vérification du sexe de cette singuliere héroïne.

On se rappelle qu'il y a environ 30 ans qu'il y eut plus de 200 mille guinées de paris sur le véritable sexe de ce personnage, qu'on avait vu tour-à-tour à Londres homme et femme, et que la décision du pari ayant été laissé au *verdict* ou prononcé du chevalier de *Morande*, auteur du *Gazetier Cuirassé*, et du fameux bouffon mystificateur *Goix*, ces deux hommes d'honneur prononcerent contre la masculinité de leur ami. Voici un extrait de la biographie de Son Excellence androgyne.

Charlotte Genevieve Timothée d'Eon de Beaumont naquit à Tonnerre sur Armençon le 5 Octobre 1728, d'une famille respectable de Bourgogne qui jouissait de la confiance et des bienfaits de la cour. Elle fut baptisée et élevée comme fille jusqu'à l'âge de six ans. Ses

parens s'étant aperçus alors de leur méprise, lui firent prendre les babits de garçon et on lui donna l'éducation de son sexe. Venu à Paris auprès d'une tante, il fit ses études au collége Mazarin et y obtint des succès. Au sortir du Collége, il suivit avec ardeur les cours de droit, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Il publia dans les *Annales de la Littérature* quelques morceaux qui firent assez de bruit. Le Prince de Conti, connaissant ses talens pour la discussion et sa facilité à s'énoncer, proposa à Louis XV de l'envoyer en Russie pour y négocier auprès de l'Impératrice Elizabeth la marche d'une armée russe propre à seconder les vues des Cours de Vienne et de Versailles. Le Chevalier d'Eon fit trois fois le voyage de Paris à Pétersbourg, et le dernier en qualité de secrétaire d'ambassade du Marquis de l'Hôpital. De retour en France, il demanda de l'emploi dans le service militaire ; il rajoignit l'armée d'Allemagne, fit la campagne de 1761, comme aide-de-camp du Maréchal de Broglio, fut blessé à la tête au combat d'Ultrop, força avec 80 dragons un corps de 800 hommes de mettre bas les armes, et obtint après ces actions d'éclat, la croix de St. Louis. Au mois de Septembre 1762, le chevalier parut à Londres en qualité de secrétaire d'ambassade du Duc de Nivernois, qui venant en Angleterre muni de pleins-pouvoirs pour conclure la paix de 1763. —Dans cette derniere occasion, il se rendit tellement agréable au gouvernement britannique, que l'on désira à Londres que ce fût lui qui portât en France la ratification du traité entre les deux cours. De retour à Londres, il fut un instant le seul chargé-d'affaires de la cour de France en Angleterre. M. le Comte de Guerchy y étant arrivé peu après comme ambassadeur de Louis XV, M. d'Eon dont le caractere n'était pas infiniment traitable, ne put jamais s'accorder avec cet ambassadeur. Toute cette querelle est si connue qu'on peut se dispenser d'en parler. Le Chevalier d'Eon essaya un jour au foyer de l'opéra de Paris, de se venger sur le fils de M. de Guerchy du mal que le pere lui avait fait. Il aurait été puni sévérement si un ministre qui lui était favorable n'avait imaginé le biais très-plaisant de lui conseiller de prendre l'habit de femme pour se mettre à l'abri de toutes les poursuites. Les six premieres années de la vie du chevalier et son baptême comme fille, rendaient ce travestissement assez naturel. Le chevalier n'y consentit cependant que moyennant une augmentation de sept mille francs sur sa pension qui fut alors de 12,000 livres. A la mort de Louis XV, il voulut reprendre les habits de son sexe, mais M de Maurepas le menaça de faire suspendre le payement de sa pension s'il ne continuait pas de porter l'habillement de femme. Il revint en 1778 à Londres, où l'incertitude de son sexe devint le sujet de paris et de procès considérables. Il n'osa pas avouer lui-même qu'il était homme, afin d'éviter les reproches de lâcheté qu'on aurait pu lui faire sur le déguisement auquel il avait eu la faiblesse de ce prêter. Il alla même, dit-on, jusqu'à se donner juridiquement pour femme, de concert avec les deux témoins dont il a été question, ce que serait un sujet de reproche éternel à sa mémoire. Il demeura à Londres sous l'habit de femme, portant la croix de St. Louis suspendue à sa collerette. La révolution arriva et mit fin au payement de sa pension. On le vit alors obligé de s'exhiber en public à l'âge de 65 ans, faisant des armes sur le théâtre de l'opéra, en jupon court et

en blanc corset, avec une autre virago nommée Mad. Bateman. Quelques années auparavant, il avait fait un assaut public avec le célebre St. George, et l'on en trouve encore la représentation gravée. Depuis l'année 1796, il était totalement retiré de la scene du monde, et l'on ignorait son existence à un tel point que l'on trouve sa biographie dans le *nouveau dictionnaire historique* édition de 1804, dans laquelle on le dit mort en 1790. A la suite de tant de vicissitudes de fortune, il aurait été menacé de la plus cruelle indigence si un particulier ne lui eût laissé par testament soixante livres sterling de rente : un très-grand Seigneur de Londres, plus renommé dans les annales de la galanterie que dans celles de la bienfaisance, du patriotisme et des arts où il brille pourtant encore davantage, y ajoutait, sans que personne ne le sût, des présens assez considérables. Une vieille bonne femme qui servait de gouvernante au bon-homme sa commere, et entre les bras de laquelle il est mort, ne se doutait pas même du sexe de son viel ami. Il a laissé en mourant trois paquets de papiers adressés, *pour le Roi de France seul.* On suppose qu'ils renferment la correspondance privée de Louis XV, dont il fut pendant quelques années un des correspondans secrets.

Le Chevalier a publié plusieurs mémoires politiques relatifs aux diverses négociations dont il avait été chargé. On les a recueillis en 19 volumes in 8vo. sous le titre des *Loisirs du Chevalier d'Eon.* On y a joint ses factums sur ses querelles avec MM. de Guerchy. Tous ces écrits sont aujourd'hui sans aucun intérêt Le caractere emporté et intraitable du chevalier avait répandu beaucoup d'amertume sur sa vie. Deux fois homme et deux fois femme, il n'est pas étonnant qu'il ait eu la réputation d'*un mauvais coucheur.*

NOUVELLES ETRANGERES

CORTES D'ESPAGNE.

Le Conseil de Régence des Royaumes d'Espagne et des Indes, désirant donner à l'univers entier un témoignage sincere de ses vœux ardens pour son salut, et de leur anxiété de sauver leur patrie, a déterminé, au nom royal du Roi notre Seigneur Don Ferdinand VII, que l'assemblée générale des Cortes, ordonnée de se convoquer s'assemblera sans délai, et à cet effet que les élections pour ces députés, qui n'ont pas été nommé auront lieu incessamment, comme ceux qui sont déjà nommés, et qui pourront être nommés ci-après, doivent s'assembler dans l'Ile de Léon dans le mois d'Août prochain ; et comme la plus grande partie des membres sont déjà dans cette île, ils commenceront leurs sessions précisément au jour fixé. Dans cet intervalle le Conseil de Régence sera employé à surmonter plusieurs difficultés, pour que cette convention remplisse son effet.

(Signé)

XAVIER DE CASTANOS, Président.
PEDRO, Evêque d'Orense,
FRANCISCO DE SAAVEDRA,
ANTONIO DE ESCANO,
MIGUEL DE LARDIZABAL y URIBE.

Donné à Cadix, le 11 Juin 1810.

DECRET HAYTIEN.

HENRI CHRISTOPHE,

*Président et Commendant en Chef les Forces d'*HAYTI *de Terre et de Mer.*

Considérant que le *nom* de la *Cité* du *Cap*, depuis l'expulsion des

Français et de l'Indépendance d'Hayti n'a pas été changé, et que la dénomination de *Cap Français* lui est toujours donné par des étrantrangers ;

Que les mal-intentionnés, affectent dans l'adresse de leurs lettres de désigner cette *Cité* de ce nom, qui rappelle l'idée de l'ancienne tyrannie ;

Qu'étant nécessaire d'effacer jusqu'au dernier vestige d'une domination étrangere ; et pour priver les mal-intentionnés des moyens d'entretenir aucun espoir d'accomplir leurs desseins.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

ART 1. A l'avenir, la *Cité* du *Cap* portera le nom du *Cap Henri.* Il est expressément défendu de la désigner d'aucune autre maniere dans toute l'Ile d'Hayti.

2. Toutes les lettres venant de l'étranger, destinées pour cette Cité, et adressées à des étrangers qui y sont établis, ou même aux natifs qui n'auront pas l'adresse conforme à l'article précédent seront arrêtées et envoyées au gouvernement.

3. Toutes les dépêches, lettres, paquets, &c. adressés au gouvernement, et qui ne seront pas conforme au premier article resteront sans réponse.

4. Les négocians étrangers établis dans l'Etat d'Hayti, sont invités de prévenir leurs correspondans des dispositions du présent decret, qui leur sera remis officiellement.

5. Les gouverneurs et les commandans des places, les intendans des provinces, les chefs des mouvemens des ports et les interpretes des langues étrangeres sont spécialement chargés de l'exécution du présent décret, qui sera imprimé, lu, publié et affiché partout où on le croira nécessaire.

Donné au Palais du Cap Henri, le 30e. Juillet, la 7e. année de l'indépendance.

HENRI CHRISTOPHE.

Par le Président,

ROUANEZ, FILS,
Secrétaire d'Etat.

AVIS DU PORT-AU-PRINCE,

SURNOMMÉ LE

PORT-AUX-CRIMES.

Le Capitaine Harriot arrivant du Port-au-Prince mentionne que quelques jours avant son départ, Christophe avait pris d'assaut le fort Presque-Isle ; et que le Général La Marre avait été tué par un boulet de canon d'une des batteries de Christophe, comme il allait monter à cheval. Le Général Goman qui commandait dans la partie du Sud de St. Domingue s'était rendu à Pétion avec ses troupes qui consistaient en 3 ou 4000 hommes.* L'on pensait que Christophe serait obligé de lever le siége du Mole, parce que Pétion se préparait à marcher contre le Cap sous peu de jours. La flotte de Pétion avec une quantité de ses blessés à bord s'échappa du Mole et arriva au Port-au-Prince après avoir perdu sa goëlette à trois mâts. La goëlette ayant été poursuivie de près par la flotte de Christophe fut jetée sur la côte de l'île de Guanaba par son équipage, qui y mit le feu et la fit sauter.

Pendant que le Capitaine Harriot était au Port-au-Prince le cœur et les entrailles du Général La Marre y furent apportés et enterrés avec beaucoup de pompe et de parade.

---

* Des personnes arrivées du Cap assurent que Christophe a pris le Mole et devait attaquer le Port-au-Prince ; elles ne font nulle mention que le Général Goman et ses troupes aient joint le parti de Pétion et Rigaud contre Christophe.

D'autres personnes arrivées du Port-au-Prince, disent au contraire, que le Général Goman s'était réuni avec ses troupes au Général Rigaud, et que ces généraux de concert avec Pétion devaient marcher contre la ville du Cap.

Nous n'avons rien de certain sur la situation réelle des partis hostiles dans cette île infortunée. Les bruits vont jusqu'au point d'assurer que Rigaud et Pétion devait tenter de s'emparer de la ville de Santo Domingo par un coup de main, vû qu'il n'y avait pas 200 hommes de troupes réglées.

COUPS DE NERF

EN RIPOSTE

AU COUP DE FOUET.

(Continuation.)

::::::::::

Vous dites Mons *Blankin*, en parlant des Français, " Mais s'ils se " sentent transportés d'un si violent " amour pour Bonaparte, cet amour " n'est dû sans doute qu'aux talens " prodigieux, au génie trascendant qu'ils lui supposent, &c." Je vous confesse, Mons *Blankin*, que j'ai vû et connu, vois et connais beaucoup de Français respectables sous tous les rapports, qui gémissent amerement de l'état d'oppression rigoureuse, sous laquelle leurs infortunés concitoyens sont absorbés par votre Maître.

Comment, Mons *Blankin*, vous qui prétendez donner des leçons de morale, pouvez-vous être pénétré d'une admiration si singuliere pour un être qui, en lui seul, réunit quelque chose de pire que les plaies qui désolerent l'Egypte, et que les visions dont parle St. Jean dans son Apocalipse? Vous me paraissez cependant assez instruit, pour me persuader, que vous ne péchez pas par ignorance! Or donc, si vous connaissez la conduite révolutionnaire de Bonaparte, notamment celle du 13 Vendemiaire, vous ne devez pas ignorer qu'il fit impitoyablement massacrer des milliers de bons et généreux Français; vous saurez aussi que le valeureux Général Laharpe fut assassiné, que Victor Amédée, Roi de Sardaigne, a été dépouillé de ses états par le même Bonaparte malgré qu'il les lui avait garantie par l'effet d'un traité solennel, auquel traité Bonaparte dût ses conquêtes en Italie. Vous saurez aussi que Vénise, ce gouvernement qui depuis seize siecles était un modèle de sagesse et de droiture, se départit un instant de son équité impartiale en faveur de Bonaparte, et que celui-ci n'ayant trouvé nul moyen plausible, d'anéantir ce gouvernement pour s'emparer des immenses richesses de St. Marc, il fit lui-même assassiner dans les hopitaux de Vérone les malheureux soldats Français qui avaient prodigué leur sang dans les batailles de Lodi, Trevise, Arcole, &c. &c.

Je ne doute pas que vous n'ayiez connaissance des moyens employés par Bonaparte à l'égard du Grand Duché de Toscane, de Rome et de Naples. Vous n'aurez sans doute pas oublié que l'assassinat du brave, mais trop confiant Général Dufaux fut l'ouvrage des satellites du même Bonaparte, puisque nulle personne connue dans Rome n'avait pris part dans cette émeute, et que le Gouvernement Ecclésiastique, ayant saisi beaucoup de conjurés, et offrant de les délivrer, ou de les châtier, Bonaparte y répondit en envoyant une armée s'emparer de Rome; qu'alors ces prétendus assassins furent mis en liberté et placés dans les emplois publics. Vous pouvez bien aussi ne pas avoir oublié qu'en Italie une quantité prodigieuse de personnes légalement acquittées par deux Tribunaux Militaires, furent arbitrairement et despotiquement fusillées par ses ordres.

Serait-il possible Mons *Blankin*, que votre Mémoire si heureuse pour vous rappeler des faits, *d'un insecte à dard émoussé*, et que vous revetez assez adroitement de vos dépouilles; ne vous retraça plus le souvenir des sacrifices que fit Bonaparte dans son traité de Campo Formio, et cela dans la seule idée de prévenir le vraiment grand général Lazare Hoche, qui était au point de la dicter dans Vienne même. Croyez vous de bonne foi Mons *Blankin*,

que sans cette fatale paix l'Autriche aurait pu rompre le congrès de Rastadt? Puis, serait-il possible qu'aussi initié comme vous êtes, vous ignorassiez que les empoisonnemens des intrépides généraux Hoche et Championet sont l'ouvrage de l'homicide Bonaparte, que c'est à ses intrigues sanguinaires que le général Massena éprouva à Rome les fâcheux événemens auxquels il échappa comme par miracle aux insurrections suscitées par le général Dallemagne, et que sans contredit nous aurons dans peu le créve-cœur d'annoncer la mort de cet enfant chéri de la victoire.

Croyez vous aussi Mons *Blankin*, que la conduite de Bonaparte envers cette bonne et respectable Nation Suisse, soit très généreuse et juste? Cette nation qui, dans tant de circonstances aurait pu faire disparaître à jamais les sectateurs de Robespierre, eut cependant le courage énergique, de faire respecter sa neutralité par une coalition des plus puissantes que l'Europe ait jamais offerte. Hélas! Mons *Blankin*, fallait-il, pour prix d'un zele si ardent, qu'ils fussent envahis et dépouillés, sans autres formes ni raisons que celles de la force? Quand à moi je vous confesse que non seulement je me sens incapable d'approuver de semblables principes, mais que même je ne conçois pas comment ils peuvent trouver des ames assez viles, assez déhontées et méprisables, pour chercher à les pallier; et ce qui révolte le plus encore, c'est d'en voir dont le sordide intérêt leur fait porter la complaisance jusqu'à les exalter. O homme de bouë, si tu veux de l'or, amasses-en, que tes coffres en soient remplis, mais ne crois pas jamais pouvoir acheter nos suffrages pour nous faire louer, ce que tout être sensible, vrai et juste, méprise et doit mépriser.

La conclusion au numéro prochain.

Résumé Politique.

Nous avons des avis de Cadix et de Lisbonne qui vont jusque vers la fin de Juillet. Comme nous l'avons déjà annoncé dans nos numéros précédens, il est impossible que l'incomparable Nation Espagnole puisse être subjuguée par les hordes dévastatrices et sanguinaires de l'agresseur Napoléon. Si les nations de l'Europe Continentale avaient montré la dixieme partie de l'ardeur et de l'enthousiasme qui animent les vaillans Espagnols et les braves Portugais, elles jouiraient aujourd'hui de la paix, de la prospérité et de leur indépendance, et n'auraient point à regretter la perte de deux millions d'hommes moissonnés par la révolution désastreuse de la France. Selon les avis Français officiels et les lettres interceptées, il parait que les Français considerent leurs positions dans les différentes provinces de l'Espagne comme extrêmement critique, vû que l'ardeur et le désespoir des Espagnols ne fait qu'augmenter, même après les défaites les plus sanglantes. Il est moralement impossible qu'une grande nation qui possede de tels sentimens puisse jamais être subjuguée.

L'aimable et humain Louis Bonaparte, Roi de Hollande, frère du Régicide Napoléon, a été forcé d'abdiquer son trône en faveur de l'ainé de ses enfans qui est en bas âge, et en cas de décès à son cadet.

Wm. Cobbett, en Angleterre, a été condamné à 2 ans d'emprisonnement et 1000 louis d'amende pour un libelle contre le gouvernement.

Le prix de L'Hémisphère est de Dix Piastres par an, payables d'avance.

PHILADELPHIE—IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. J. NEGRIN.